

Amsterdam, 2005

Bessel Kok est un homme d'affaires important. Cela se voit. Prestance, élégance, calme, œil vif. Il est passionné d'échecs comme mon père, amateur de bonne chère et de belles femmes. Son épouse est jeune et ravissante, il porte une petite bedaine de gourmand et veut devenir président de la Fédération internationale d'échecs.

Bessel Kok est aussi généreux et, ô chance ! fan nostalgique, gentil mécène de cette pauvre de moi ! Je l'ai rencontré il y a quelques années lors d'un dîner mondain après un vernissage. Il m'a cordialement invitée au Festival de cinéma de Karlovy Vary, en République tchèque, dont il était l'un des sponsors. Bessel est devenu un ami attentif et protecteur.

Il m'a proposé cet été de me subventionner.

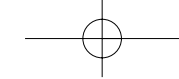
– Pour quoi faire ?

– Je vais vous aider financièrement quelques mois pour que vous puissiez vous consacrer à un projet personnel.

– De quel genre ?

– Un livre, a-t-il dit.

– Un livre ?



Sylvia Kristel

– C’est l’histoire d’une vieille Hollandaise, ex-déesse de l’amour à la santé fragile, qui vit dans soixante mètres carrés...

Il a ri puis ajouté :

– Réfléchissez...

Un soleil vif brillait sur les canaux d’Amsterdam, la vie me laissait un peu souffler. Mon esprit libre vagabondait dans mon corps presque guéri. J’avais du temps pour vivre, pour réfléchir. Ma peau claire prenait la lumière et chaque jour la dorait davantage, laissant apparaître une marque nette en négatif sur mon bras gauche. Un à un quatre points blancs alignés en dégradé de taille perçaient ma peau.

« Réfléchissez... » Les mots de Bessel résonnaient comme un écho qui ne cesserait pas.

Je ne pouvais quitter des yeux cette marque définitive sur moi, si ancienne, oubliée. Quatre points comme un code secret, celui de mon enfance, de ma vie peut-être, un code que je n’avais jamais composé.

Il le fallait maintenant. C’était le moment.

J’ai appelé Bessel au cœur de l’été chaud et lui ai dit :

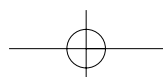
– Je vais composer le code.

– Pardon ?

– J’avais peur d’avoir tout oublié, par volonté ou par chimie, mais tout revient, les mots sont au bord de ma bouche...

– Je ne vous comprends pas bien.

– J’accepte votre subvention, Bessel ! Je suis d’accord pour le livre...



Le dernier train a fait crisser ses roues d'acier dans la gare d'Utrecht, comme chaque soir juste après 9 heures. Le jour est parti depuis longtemps, mais la nuit commence dans le silence. Le froid est tombé brutalement aujourd'hui.

– L'hiver est bien là ! a clamé le dernier client en rentrant dans l'hôtel surchauffé.

La gare d'Utrecht est immense, la plus grande des Pays-Bas, large fourche enchevêtrée qui se termine en un vaste quai, net et droit.

Les voyageurs viennent de tout le pays dans son centre, pour un jour ou un mois, pour le marché aux vaches, les foires, pour trouver la vie de la grande ville, ses mélanges, ses espoirs.

Je descends lentement l'escalier principal dans le bruit du bois qui craque, malgré mes pas légers. Je ne veux pas faire de bruit, l'hôtel est peut-être plein, pourtant le hall est éteint. Il n'y a que cette lumière rouge qui passe les baies vitrées et forme un trait incandescent autour de chaque meuble, le long de chaque angle, autour du vase chinois qui trône sur le comptoir de la

Sylvia Kristel

réception. Cette lumière rouge clignote et chasse le noir de chaque nuit. Il ne fait jamais noir dans l'hôtel mais pourpre.

Le spectacle est prévu à 10 heures. Je traverse le restaurant désert, les clients ont dû manger tôt, surpris par le froid. J'avance vers le comptoir. C'est une fin de semaine, les clients sont partis, fatigués.

Je suis déçue, j'aime bien faire mon petit show. D'habitude, on le fait à deux, c'est mieux, on se protège, on se sourit. On joue toujours le même disque, *Only You*, des Platters. Je monte sur ma bicyclette, je pédale autour du bar, je tourne dans cette allée large. Je regarde chaque client avec un sourire figé, ni triste ni gai, d'une parfaite neutralité. Je tends une jambe, puis l'autre. Ma jupe se plie sur la selle et je tourne la tête doucement. J'essaie de faire bouger les boucles courtes de mes cheveux et Marianne gesticule derrière moi sur le porte-bagages. Je croise les regards amusés des clients sans les lire. Je vérifie que tout le monde est content. La recette est souvent bonne, ils rient fort, m'encouragent, m'interpellent :

– Allez, Sylvia ! Encore un petit tour, les deux jambes en même temps cette fois !

D'habitude cela se passe comme ça, pas ce soir. Je suis seule et je ne ferai de show pour personne. Je décide de retourner dans ma chambre.

La porte du salon s'ouvre et laisse entrer un pan de lumière crue. Je sursaute.

Nue

– Ah, tu es là, Sylvia ! Tu es venue. Je suis le seul ? Peter, viens ! Sylvia va faire son show, rien que pour nous.

J’acquiesce de la tête, d’un mouvement court et lent, je ne peux pas refuser, je ne peux pas dire non à « l’oncle » Hans. J’ai déjà mon habit de scène, ma jupe courte de laine et un tee-shirt rose un peu passé assorti à mes collants.

Peter a encore son tablier, il est commis de cuisine, son visage est rouge, soufflé et ses yeux sont gros, brillants, creux. « L’oncle » Hans porte ce costume unique, gris, jamais plissé, trop court, qui laisse apparaître des chaussettes blanches impeccables. Son visage est rond. Ses cheveux sont graissés et plaqués en arrière en larges traits. Je ne connais pas la longueur des cheveux de « l’oncle » Hans. Peut-être sont-ils longs sous la gomina ? Longs comme ces cheveux cachés sous des chignons stricts qui le soir dans les chambres ondulent jusqu’au dos, souples et libres sur ces femmes que j’aperçois.

– Allez, vas-y ! Commence ! On n’a pas de temps à perdre, ma petite !

« L’oncle » Hans allume une lampe de table pour mieux me voir. Je monte sur mon vélo, je fais un premier tour dans leur silence, je ne veux pas de musique. Je lève une jambe, je ne cherche pas leur regard, je le sens. Il est posé sur mon corps comme un abcès. Il me dérange, m’essouffle, mais je continue, ni triste ni gaie, je n’arrêterai pas. Je virevolte, je suis une acrobate, un chat habile, une femme en fleur. Je tourne autour du

Sylvia Kristel

bar. « L'oncle » Hans tend la main à chaque passage et essaie de m'attraper comme au manège. Je dérape un peu, puis je me reprends. Encore un tour et j'arrêterai, c'est décidé. Ce sera fini pour ce soir.

« L'oncle » Hans s'est levé, Peter aussi. Ils sont là, plantés d'un coup devant moi, et barrent mon chemin circulaire. Ils calent du pied la roue de mon vélo, attrapent mes épaules et ma bouche. Je ne crie pas. Je le savais. Peter tient mes mains dans le dos, saisit une serviette oubliée sur une table, m'attache, serre fort, guette la grimace que je ne ferai pas. Je reste immobile, j'attends. Je veux voir les cheveux de « l'oncle » Hans sortir de leurs rails, sentir ses mains poisseuses trempées de peur. Qu'il sue son désir sur moi, qu'il se révèle comme personne ne le connaît. Je veux que l'abcès claque. J'attends.

« L'oncle » Hans sort une langue épaisse, marbrée, rose et brune, il la fait bouger comme un serpent qui siffle. Il prend mon visage plus petit que ses mains, l'incline, se voûte pour que sa langue ne rate rien de ma peau. Il bave, me lèche lentement de mon cou à ma tempe, de bas en haut, puis recommence. Sa langue est un corps épais, chaud, au bout dur qui appuie, et que je sens si près, si extérieur, inconnu. Je ne bouge pas. Je laisse mes mains nouées dans la serviette, laisse mon visage s'enduire de sa salive, je le laisse faire, je le laisse jouir, j'attends sa fin, que l'homme se perde.

– Mais qu'est-ce qui se passe, ici ! crie tante Alice entrant dans le salon.

– Rien, rien ! réplique « l'oncle » Hans. Nous jouons avec Sylvia !

Tante Alice se rapproche, rapide, menue, sans peur. Elle fait claquer chaque interrupteur sur son chemin et illumine tout le bar comme en plein jour, puis hausse le ton :

– Sylvia, monte dans ta chambre immédiatement et va t'occuper de ta sœur qui est malade, file, il est tard !

Je lui fais face, je tire sur la serviette qui lie encore mes mains, de toutes mes forces. « L'oncle » Hans s'est redressé et quitte la pièce en silence, la tête baissée. Peter le suit. Tante Alice les regarde partir, muette, et voit la serviette tomber à mes pieds. Elle cache son visage dans ses mains, soupire dans un long râle et répète d'une voix douce et ralentie :

– Mais qu'est-ce qui se passe, ici...

Je file.

J'avais 9 ans, c'était dans l'hôtel de mon enfance, l'hôtel du Commerce, place de la Gare à Utrecht, l'hôtel de mes parents, là où j'ai grandi, le cirque de ma jeune vie.